



LA JEUNESSE DE GOETHE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS.

par Madame Louise Colet-Révoil,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE, LE JEUDI 20 JUIN 1839

PERSONNAGES	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GOETHE	M. MONTDIDIER	Juste, frout chaquo, uer- forme allemand.	M. HILLARD.
SCHLEGEL	M. CRÉAL.	CHARLOTTE, comtesse de Barheim.	M ^{lle} MATHILDE PIVER.
LAVATER	M. LAPPEVAL.	MARGUERITE, fille de Truman.	M ^{me} MARCEL.
TRUMAN, vieux militaire, attaché à la famille de Char			

La scène se passe à Francfort-sur-le-Mein.

Le théâtre représente un salon élégant orné de tableaux; des livres en désordre sur des étagères; des instruments de musique; des vases de fleurs, des coupes de forme antique, des amphores; des divans, des coussins. La porte de ce salon s'ouvre sur un jardin dont on aperçoit les arbres; elle est drapée avec un rideau, et l'on voit écrit au-dessus en lettres d'or: L'ELDORADO.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, vêtue d'une polonoise en velours noir, petit chapeau à plumes; TRUMAN.

TRUMAN, entrant par la porte qui donne sur le jardin, à Charlotte qui entr'ouvre une porte latérale.

Entrez, ne craignez rien, madame la comtesse;

Je suis maître au logis, car j'ai gagné l'hôteesse;
Ma consigne est donnée, et nul ne viendra.

CHARLOTTE.

Bien.

Truman!... J'hésite encore!

TRUMAN.

Entrez, ne craignez rien.

48139

CHARLOTTE.

Est-il bien convenu que de ce belvédère
Nous disposerons seuls ?

TRUMAN.

Où, notre hôtesse adhière

A tout ce qui vous plaît; avec beaucoup d'argent
J'ai fait capituler son esprit exigeant.
Elle voulait d'abord savoir pour quelle cause
Nous nous établissons céans...

CHARLOTTE, *rièvement*.

Et je suppose

Que tu n'as rien laissé perrer de mon secret ?

TRUMAN, *à part*.

Je ne le connais pas; pouvais-je être indiscret ?
À Charlotte.

Rien, absolument rien.

CHARLOTTE, *souriant*.

Ta prudence est extrême.

TRUMAN.

Qu'aurais-je dit? Ma foi, je ne sais rien moi-même
De vos intentions.

CHARLOTTE.

Bon Truman!

TRUMAN.

Et pourtant

Où est bien écouté quand on paie au comptant;
J'ai triomphé de tout, selon votre ambassade,
Quinze jours, même un mois, notre hôtesse est ma-

[*lède*;

Et, pendant ce temps-là, gouvernant en son nom,
Moi, comme son cousin, je tiendrai sa maison.
Ici je recevrai chaque soir ces poètes [*lètes*,
Qui remplissent Francfort par le bruit de leurs
Et dans ce pavillon viennent se divertir;
Ils n'y pourront entrer, ils n'en pourront sortir
Sans la clef que voici.

CHARLOTTE.

Précaution prudente.

TRUMAN, *faisant le salut militaire*.

Ai-je bien accompli vos ordres, commandante ?

CHARLOTTE.

N'as-tu pas oublié de demander pour nous
La liste où sont inscrits les noms des jeunes fous
Qui dissipent ici leur vie en jeux frivoles ?

TRUMAN.

La voici. Tout est là, jeunes fous, jeunes folles.

CHARLOTTE, *lisant*.

Il faut, pour être admis dans leur société,
Aux hommes le génie, aux femmes la beauté.
C'est en tête; et les noms suivent: Lavater,

Avec émotion.

Goethe!

Schlegel, Schiller, Klopstock; oui, la liste est com-
[*plète*.

TRUMAN.

Ma foi, si je connais un seul individu
Qui porte ces noms-là, je veux être pendu !
Mais, s'il en faut juger sur ce qu'a dit l'hôtesse,
Ce sont de bons vivans qui narguent la tristesse.
Et, savez-vous pourquoi dans cet appartement

Ils viennent chaque jour ?

CHARLOTTE.

Je m'en doute.

TRUMAN.

Vraiment!

C'est qu'en fare d'ici c'est le Conservatoire,
Où de jeunes beautés exercent leur mémoire
A roucouler des chants, à déclamer des vers;
On les voit du jardin, on s'élançe à travers,
On leur cueille des fleurs, le soir, on se promène,
On se parle tout bas; puis, ici, l'on amène
Celles qui savent plaire; on chante, on joue, on

[*rit*.

On appelle cela des passe-temps d'esprit !
Et, chaque soir, ainsi le plaisir recommence
Couronné d'un souper entrepuêlé de dame
Madame Humer, l'hôtesse, assiste à tout cela;
Et, pour la remplacer, c'est moi qui serai là ?

CHARLOTTE.

Sans doute, et, désormais je compte sur ton aide
Pour ne plus recevoir aucune demoiselle.

TRUMAN.

Mot d'ordre très-moral, que nous respecterons.

CHARLOTTE, *souriant*.

Vois-tu, la fille et moi, nous les remplacerons.

TRUMAN, *reculant de surprise*.

Ma fille et vous ?

CHARLOTTE.

Pourquoi cette frayeur subite ?

N'as-tu pas à mes soins confié Marguerite ?
Compte sur ma prudence.

TRUMAN.

Ah! c'est qu'en vérité:

Madame... pardonnez à la témérité
D'un ancien serviteur à l'ame indépendante,
Votre prudence, ici, me paraît imprudente.

CHARLOTTE.

Je le conçois, Truman.

TRUMAN.

Où, par le meilleur vin
De votre digne père, oui, par le vin du Rhin!
Par ce vin chaleureux, le sang de ma vieillesse i
Non, je ne comprends pas, madame la comtesse,
Que vous, vous qui sentez tout ce que vous vaez,
Vous veniez vous mêler à ces écrivélés.
Vous êtes femme enfin, quoique vous soyez veuve
Et libre, vous devez éviter cette épreuve,
Vous, l'honneur, vous l'orgueil d'une antique
[*maison*,
Vous qui portez couronne au-dessus d'un blason,
Vous belle et qu'en tout lieu le respect accom-
[*pagne*.
Si vous faisiez cela, que dirait l'Allemagne ?...

CHARLOTTE, *avec émotion*,

Écoute; il en est temps.. je veux te confier
Mon secret; n'est-ce pas, je pourrai me fier
A toi? Ton cœur est bon, et, si le mien m'égare,
S'il médite un projet imprudent et bizarre,
Quand ce cœur t'apprendra tout ce qu'il a senti,
J'en suis sûr, le tien sera de mon parti.

TRUMAN.

Ah! si vous attaquez par là la citadelle,
Elle ne tiendra pas.

CHARLOTTE.

Bon serviteur, fidèle!
Ton cœur sera discret comme il est dévoué.

TRUMAN, avec vivacité.

Muet comme un canon sur la place encloué!
Un secret qu'on reçoit, c'est sa foi qu'on engage!
C'est l'honneur!

CHARLOTTE.

Peu de temps avant mon mariage,
Six ans depuis ce jour, hélas! sont écoulés,
On craignit pour ta vie.

TRUMAN.

Où, vous ne rappelez
Que je fus sur le point d'aller monter ma garde
Dans l'autre monde, et vous comme un ange qui
[garde
Le vieillard qui s'éteint, assise à mon chevet.
Vous écartiez la mort lorsqu'elle m'enlevait.
Vos vœux, vos soins tourbus contre elle étaient
[des armes;
Sur moi, pauvre être obscur, vous répandez des
Ce souvenir est là! [larmes...

CHARLOTTE.

Si, pour d'autres douleurs,
Près de toi qui souffrais j'avais versé ces pleurs!

TRUMAN.

Vos soins étaient pour moi.

CHARLOTTE.

Si ma pitié menteuse
Cachait d'autres tourmens?...

TRUMAN.

Vous étiez malheureux!

CHARLOTTE.

Où, moi que tu nommés ta sœur de charité,
J'allais près d'un mourant pleurer en liberté.

TRUMAN.

Et qu'aviez-vous, madame?

CHARLOTTE.

Une souffrance amère,

Qu'il me fallait cacher.

TRUMAN.

Quoi! même à votre père?

CHARLOTTE.

A mon père surtout qui n'aurait pas reçu
Mon sacrifice immense. Hélas! si l'avait su
Ma douleur! un procès, chicane ténébreuse,
Où la probité même apparaissait douteuse,
Tu t'en souviens, alors, menaçait à la fois
La fortune et l'honneur de mon père; et ses droits
Ne pouvaient le sauver. Son haineux adversaire,
Le comte de Barleim, algri par la colère,
A nul arrangement ne voulait consentir;
Il me vit, et lui-même offrit d'ansantir
Ses preuves contre nous...

TRUMAN, souriant.

Il y trouve son compte:

Il n'était pas, ma foi, maladroît, le vieux comte.

CHARLOTTE.

De cet arrangement tu sais quel fut le prix:

Je ne pouvais l'aimer; et pourtant je compris
Qu'il me fallait sauver l'honneur de ma famille.

TRUMAN.

Oh! c'était bien cela: c'était bien, noble fille!

Essuyant une larme.

Pardonnez cette larme au soldat endurci,
Qui se sent tout treublait quand vous parlez ainsi.

CHARLOTTE.

Mon ame défaillit à cette heure suprême;
J'eus de violens combats, hélas! avec moi-même;
Le davoîr l'emporta! Mais je le blasphémâis!
Un autre cœur aussi fut brisé par moi!...

TRUMAN.

Mais

C'est vrai; je me souviens qu'un parlait, à cette
[heure,
D'un jeune homme habitait près de votre demeure.
Et qui voulait pour vous se tuer, disait-on;
Il avait disparu tout-à-coup du canton.

CHARLOTTE, avec enthousiasme.

Ce jeune homme est sorti radieux des ténèbres,
Poète! il est célèbre entre les plus célèbres;
Esprit dominateur, génie universel,
Il explique la terre, il devine le ciel;
L'Allemagne en est fière, et l'Europe le nomme!
Aujourd'hui ce jeune homme, ami, c'est un grand
[homme:

Où, celui qui m'aima, celui qui m'est si cher,
C'est Goëthe, c'est l'auteur de Faust et de *H. erther*.

TRUMAN.

Werther... mais je eunnais ce nom-là; c'est un livre
Tout de feu, qui nous brûle au cœur et nous enivre
Comme du Kirsch-wasser; oh! je puis m'en vanter
J'ai bien senti cela!

CHARLOTTE.

Celle qu'aima Werther;

Celle qu'il peînt si pure en ses pages de flamme,
C'est moi... moi qui l'aimais et qui brisai son ame.

TRUMAN.

Mais, c'est juste! c'est vous; elle a le même nom:
Charlotte!... Il vous aimait à perdre la raison.

CHARLOTTE.

Oh! je le savais bien! quand, pour sauver mon père,
Il fallut prononcer un mot qui désespère...

Un mot qui tue: Adieu! je voulais le revoir,
Lui dire, avec amour, courage et désespoir,
D'oublier à jamais ces douces rêveries,
Qui nous venaient le soir sur les rives fleuries
En regardant le ciel, où tous deux nous voyions
Nos étoiles d'amour marier leurs rayons,
(Doux présage détruit!) Dans la fraîche vallée
De Willeim, je le vis, au détour d'une allée,
L'œil égaré, livide, une arme dans la main,
Il priaît... je comprends son horrible dessein;
Je m'élançai vers lui... mais son bras me repoussa.
Et sa voix que ses pleurs semblaient rendre plu-

(douce,

Me dit: « J'aurais vécu si vous ne m'aimiez pas,
« Si vous m'aviez trompé!... Mais vous m'aimiez;

[hélas!

« Heureux de notre amour, nous étions! un l'autre

« Sans mon consentement, Charlotte, et sans le vôtre,
 « On nous a désunis; c'est la fatalité!
 « La vie est un cachot, la mort la liberté! »
 Dans mon égarement, alors, je crus comprendre,
 Que de mon propre amour je devais le défendre:
 En délire, oubliant que je me tuais, moi,
 Je m'écrie: « Oh! vivez: car j'ai trahi ma foi!
 « A vous abandonner je ne suis pas forcée,
 « La fortune et l'orgueil ont séduit ma pensée.
 « Jene vous aime plus!... » Il me crut; malheureux!
 Oh! nous étions alors insensés tous les deux!
 Son regard me glaça, j'eus peur de son sourire!
 Il partit... et jamais, dans six ans de martyre,
 Je n'ai pu le revoir!

TRUMAN.

Oh! vous le reverrez!

Vous êtes libre enfin, il vous aime, espérez.

CHARLOTTE.

Oui, je le reverrai peut-être... mais son ame...
 Son ame a bien changé!

TRUMAN.

Qui vous l'a dit, madame?

CHARLOTTE.

Aigri par le malheur qui l'avait abattu,
 Je sais qu'il a perdu sa foi dans la vertu;
 Qu'il ne croit plus à rien; qu'égaré par le doute,
 Il blasphème l'amour et suit la fausse route
 Des plaisirs corrompus... pourtant, j'espère en-

TRUMAN.

[cor.

Mais qui vous a donné ces détails sur son sort?

CHARLOTTE.

Ta fille Marguerite; elle avait pour amie
 Une élève de chœur de cette académie,
 Qui venait quelquefois se faire entendre ici.

TRUMAN. avec surprise.

Ici! Mais Marguerite y venait-elle aussi?

CHARLOTTE.

Non, non, je ne crois pas... Maintenant, tu devines:
 Un habit villageois, et, comme deux cousines,
 Ce soir, ta fille et moi, nous nous présenterons
 A Goëthe, à ses amis, et nous demanderons
 D'être admises par eux à ce Conservatoire
 Comme élèves.

TRUMAN.

J'entends! Oh! l'excellente histoire!

CHARLOTTE.

Sous ce déguisement lui plaire, puis le voir
 Revenir, en m'aimant, à l'amour, au devoir;
 Aux rêves du passé le faire croître encore,
 Lui rendre mon amour qu'il maudit, qu'il ignore;
 Voilà ce que j'espère... et j'ai compté sur toi...

TRUMAN.

Je suis votre vassal, et vous êtes mon roi.

CHARLOTTE.

Mais ils vont arriver peut-être; l'heure approche.
 Tiens, reprends cette liste, et mets-la dans ta poche;
 Ceux qui ne sont pas là n'entreront pas ici.

TRUMAN.

Suffit, j'ai tout compris, oh! n'ayez nul souci.

CHARLOTTE.

Bon Truman! maintenant, fais venir Marguerite,
 Afin qu'un autre habit ne déguise au plus vite.
 Hâtons-nous.

TRUMAN, sortant.

Je suis leste ainsi qu'à mon printemps,
 Et je crois faire encore la guerre de trente ans.

SCENE II

CHARLOTTE, seule.

Comme il a bien compris mes sentimens de femme!
 Le peuple a des instincts pour ce qui vient de l'ame.
 Un serviteur fidèle, oh! c'est presque un ami!
 En lui parlant, mon cœur tremblant s'est affermi!
 Par le bras d'un vieillard la route m'est fraïée
 En ce hardi projet dont j'étais effrayée
 J'ai fol... mais cependant si j'allais échouer!
 Si Goëthe et ses amis allaient me bafouer!
 Mon Dieu! si, lorsqu'à lui je me feral connaître,
 Il était sans pitié, sans croyance peut-être...
 Ah! c'est jouer la vie et l'honneur! pour ce cœur
 A lui, durant six ans, s'il était froid, moquer!
 Car l'homme est ainsi fait; il se lasse, il oublie;
 Il n'aime pas toujours; et c'est une folie,
 Hélas! que nous faisons, pauvres femmes, d'aller,
 Le jugeant d'après nous, à lui nous rappeler!
 Notre premier amour, le seul vrai dans la vie,
 N'est qu'une erreur pour lui d'autres amours sui-

[vie!...

Mais Goëthe est-il ainsi? son ame, ardent foyer,
 Qui comprend l'infini, qui peut s'y déployer,
 N'a-t-elle rien gardé du feu qui nous envire?
 Lui, qui donne la vie, a-t-il cessé de vivre?
 Non, le soleil rayonne en répandant le jour.
 Le génie, ô mon Dieu, doit comprendre l'amour!
 Oui, Goëthe doit aimer, o-pérons... plus d'errance!
 Dieu me protégera; car ma tendresse est sainte.
 Soyons forte, étouffons tout penser importun!
 La galté me viendra sous ces habits d'emprunt,
 Comme elle vient au cœur de la jeune grisette,
 Je prendrai son esprit en prenant sa toilette.
 Marguerite! ..

SCENE III.

CHARLOTTE et MARGUERITE.

MARGUERITE.

Madame, on vient de me prêter
 Un costume charmant! comme il va vous flatter!
 Que vous serez jolie avec cette parure!
 Oh! je vous vois déjà, vous si belle, et, je jure
 Que le cœur qui tressa contre vous sera fort!

CHARLOTTE.

C'est la l'habillement des filles de Francfort?

MARGUERITE.

Oui, Marie a fourni la toilette complète.

CHARLOTTE.

Marie? elle t'a fait connaître monsieur Goëthe?

MARGUERITE.

Et puis monsieur Schlegel, qui la faisait chanter.

CHARLOTTE.

Sa voix est-elle belle?

MARGUERITE.

Elle peut s'en vanter

C'est un fameux talent, et très-bonne petite ;
Un jour elle me dit : Viens ce soir Marguerite,
Nous nous promènerons dans le jardin, là-bas ;
Monsieur Schlegel viendra nous chercher, tu verras
Ce que c'est qu'un nez fin.

CHARLOTTE.

Et tu cédas, je gage ?

MARGUERITE.

Dam ! on est curieuse ! et quand vous engage...
Mais vous-même, madame...

CHARLOTTE.

Oh ! moi, c'est par hasard.

Je suis veuve, je puis... et tu sauras plus tard...
Mais, toi que j'ai fiancée et qui seras la femme
De ce bon Valentin, brava fermier...

MARGUERITE.

Madame,

Oh ! je l'aime beaucoup ce pauvre Valentin !
De mon amour sans doute il doit être certain ;
Mais on peut bien pourtant, avant qu'en se marie,
Prendre quelque plaisir, comme disait Marie
Lorsqu'elle m'engageait, et que je la suivis.
Que c'était amusant cette fête !

CHARLOTTE.

Et tu vis ?

MARGUERITE.

Je vis et j'entendis, c'était un vrai miracle !
Ces messieurs nous parlaient comme en parle au
[spectacle ;

Regarde à cette porte, au-dessus du rideau,
Me dit monsieur Schlegel ; je lus : *l'Étornado*.

Ah ! je ne comprends pas ce que cela veut dire !
Alors tous ces messieurs, en éclatant de rire,
Cela veut dire, enfant : le paradis d'amour !
L'en soupa, l'on chanta, l'on dansa jusqu'au jour.

CHARLOTTE, avec trouble.

Et que faisait-il, lui ?

MARGUERITE.

Monsieur Schlegel ? madame,

Il me donnait le nom de sa petite femme,
Comme fait Valentin.

CHARLOTTE, toujours avec émotion.

Et que disait-il, lui ?

No t'a-t-il pas parlé, Marguerite ?

MARGUERITE.

Lui !... qui ?...

CHARLOTTE.

Monsieur Goëthe.

MARGUERITE.

Ah ! madame, il était fort maussade ;
Monsieur Schlegel me fit chanter une ballade.

CHARLOTTE.

Je le vois, tu n'as pris garde à rien.

MARGUERITE.

Franchement,

Ja tremblais, j'avais peur, eh ! mais, certainement,
Aujourd'hui, près de vous, je serai plus hardie ;
À mon tour je saurai jouer la comédie.
Comme j'intrigueraï tous ces beaux messieurs-là
Lorsque vous aurez mis cet habit que voilà.

CHARLOTTE.

Sous ce déguisement qui me métamorphose,

Je ne suis plus pour toi que ta cousine Bess ;
Devant tous ces messieurs tu dois me tutoyer ;
Tiens, commence à présent pour ne pas l'oublier.

MARGUERITE.

Allons, je le veux bien, si cela vous arrange.
Vous serez... tu seras aussi belle qu'un ange
Sous ce charmant bonnet.

CHARLOTTE.

Il faut nous dépêcher.

Mets la jupon.

MARGUERITE.

Voilà.

CHARLOTTE.

Mais, chut, j'entends marcher.

MARGUERITE.

C'est mon père.

CHARLOTTE.

Ah ! Truman.

SCENE IV.

CHARLOTTE, MARGUERITE, TRUMAN.

TRUMAN, accourant.

L'ennemi qui s'avance ;

Garde à vous ! garde à vous !

CHARLOTTE.

Allons, de la prudence.

MARGUERITE.

Passons dans cette salle.

TRUMAN.

Et, surtout, fermez bien.

CHARLOTTE, pressant.

Si l'on t'offre du vin, Truman, n'accepte rien ;

Tu le sais, quand tu bois, tu trahis ta pensée ;

Sois sage, vieux ami.

Elles sortent par la porte latérale.

SCENE V.

TRUMAN, seul.

So parole est sensée ;

Elle a raison... Le vin, c'est l'amour du vieillard ;

Mais si j'en bois deux coups, ma pauvre tête part.

Attention ! le vin pourrait nous tendre un piège !

Veillons sur nous, Truman, comme en un jour de

[stéger]

Ferme et fidèle au poste ! et bouteille en respect !

Le vin qu'on boit ici doit être un vin suspect ;

Bouteille, on n'entre pas ; vous n'êtes pas des nô-

[tres !...]

SCENE VI.

TRUMAN, GOETHE, LAVATER

GOETHE.

Comment ! en n'entre pas !

TRUMAN, leur barrant le passage.

Je m'adressais à d'autres,

Messieurs; mais maintenant, c'est à vous que je
 Que, si sur ce papier vos noms ne sont écrits,
 Vous ne passerez pas.

LAVATER.

Mais, mon bon invalide...

TRUMAN.

L'invalide, messieurs, à son poste est solide.

GOETHE.

Où donc madame Hunter a-t-elle passé?

TRUMAN.

Mais

Dans son lit, bien malade; et c'est moi, désormais.
 Moi, son cousin, qui dois la remplacer. J'ai l'or-
 De demander vos noms.

GOETHE.

Vieux dogue prêt à mordre,

Ouvrez-nous le passage,

Montrez Lavater.

Et laissez entrer Platon.

TRUMAN.

Platon! sur ce papier je ne vois pas ce nom.

LAVATER, montrant Goethe.

Et Méphistophélès.

TRUMAN.

Métipo...

GOETHE.

L'imbécile!

TRUMAN.

Mais quel diable de nom!

GOETHE.

Tiens, lis en autre style:

Lavater, le voilà; Goethe, c'est moi.

TRUMAN.

C'est bon;

Il fallait vous nommer d'abord par votre nom:
 Et maintenant, je suis tout à votre service;
 Qu'ordonnez-vous?

GOETHE.

Va dire au maître de l'office

Qu'il lui faudra, ce soir, surpasser ses talents:
 Des vins exquis! des fruits et des mets succulents!
 Et les plus belles fleurs pour ces charmantes

[filles]

Qui viennent parmi nous comme dans leurs fa-
 milles,
 Nous charmer par leurs voix, nous prodiguer leurs

[dons];

Dons du ciel ou d'enfer, par qui nous nous per-
 dons écueil, Lavater!...

[dons].

LAVATER.

Où périt la jeunesse.

GOETHE.

Et tant mieux! si l'oubli peut venir dans l'ivresse!
 A Truman.

Et toi, prends cette clef; c'est celle du jardin;
 Cours en ouvrir la porte; allons, mon vieux, afin
 Que, lorsque du souper l'heure sera venue,
 La beauté puisse entrer ici par cette issue.

TRUMAN.

Je vous comprends, messieurs, on vous en four-
 nira!

Cette clef, je l'emporte, et bien fin qui l'aura!

Il sort.

SCENE VII.

GOETHE, LAVATER.

LAVATER.

Ta gaieté me fait mal, cher Goethe; en conscience,
 C'est un masque d'emprunt.

GOETHE.

Au diable ta science!

Qui de tous tes amis viendra te dépouiller!
 Dans les replis du cœur pourquoi veux-tu fouiller?
 C'est un dou malheureux que ta seconde vue;
 L'homme n'a plus pour toi de pensée imprévue;
 Si son cœur saigne et cache un sentiment cruel,
 Sur sa plaie aussitôt tu passes ton scalpel.
 Tu découvres en nous, par tes fatals systèmes,
 Les mystères d'un mal ignoré de nous-mêmes.

LAVATER.

Peux-tu les ignorer, toi qui les peins si bien,
 Ces mystères d'un cœur qui ne croit plus à rien?
 Toi, qui contre l'amour, la gloire et le génie,
 De Méphistophélès as jeté l'ironie?
 Tu souffres et toujours poursuis dans la plaisir
 Une ombre de bonheur que tu ne peux saisir.

GOETHE.

Est-il tu disais vrai? si, d'un mal qui torture,
 Au sein des voluptés je traînais le blessure?
 Si j'étais malheureux!... Ohi! tu me raillerais
 Comme Schlegel!

LAVATER.

Moi! non, surtout je veillerais;
 Car je suis ton ami sincère, et tu l'oublies;
 C'est pour toi que j'assistais à vos nuits de folies;
 Pour toi, génie élu, berce prédestiné,
 Trop grand pour te souiller!... car je t'ai deviné.
 Tu regrettes le ciel en t'approchant du gouffre,
 Et je veux te sauver.

GOETHE.

Est-il vrai que je souffre?
 N'est-ce pas une erreur qu'on pourrait oublier?

LAVATER.

Le souvenir qu'on cherche à fuir nous fait plier.

GOETHE.

Oui, quand nous sommes seuls peut-être; mais

[ensemble]

La douleur doit céder au plaisir qui rassemble.
 Environnons-nous ici de ces parfums divins
 Que répandent les fleurs, les femmes et les vins!
 Oublions; et vers nous, qu'elles viennent, ces fem-
 mes,

Dont la beauté supplée au vide de leurs ames!
 A nous leurs premiers chants et leurs premiers
 succès!

D'un public ignorant préparons-leur l'accès!
 Ami, faisons des vers pour ces enchanteresses;

Et nous sommes leurs dieux, qu'elle soient nos
[prêtresses !
Demandons-leur l'amour en échange de l'art ;
Cueillons leur frais sourire et leur brulant regard !
Que des sensations heureuses et choisies
Ici versent sur nous toutes leurs poésies !
Et, de l'humanité secouant le fardeau,
Vivons en immortels dans cet Eldorado.

LAVATER, froidement.

Je l'avoue, en bonheur, tout système m'effraie.

GOËTHE.

Qu'y puis-je, Lavater, si ta parole est vraie ?
Si, pour ce cœur malade, inquiet et blasé,
La vie est désormais comme un vase épuisé ?
Gloire, fortune, éclat, tout me pèse et me lasse ;
Dans le vide perdu, je cherche en vain ma place ;
Je ne la trouve plus.

LAVATER.

Ab ! crois-moi ; quand l'orgueil
A desséché notre ame et la pousse à l'écueil,
Ahurons-nous aux flots d'une source plus pure ;
Qu'à l'homme humble de cœur assigne la salut.
Au véritable amour, à la sainte amitié...

GOËTHE.

L'amour... je n'y crois plus... l'amitié...

LAVATER, lui prenant la main.

Par pitié !

Ne la blasphème pas ! Je veux t'y faire croire.
Goëthe, ce sentiment est plus vrai que la gloire.

GOËTHE.

Ainsi, ton cœur est bon ; mais il n'a pas souffert.

LAVATER.

Le livre du meilleur me serait-il ouvert,
Si je n'y lissais pas avec les yeux de l'ame ?
Je t'ai compris... Tu fus trahi par une femme.

GOËTHE.

Par une femme !... oh ! non, par un ange !... Vols-tu,
En perdant son amour, j'ai perdu la vertu ;
Quand la foi dans le bien par le meilleur s'explie,
On doute de Dieu même, et l'on devient impie !...
Oh ! ne réveille pas ce souvenir amer ?
Il me tue ; et pourtant, je l'avoue, il m'est cher.

LAVATER.

C'est à ce souvenir que la gloire est unie ;
Si tu perdis l'amour, tu perdras le génie ;
L'homme succéderait à l'ange qui s'enfuit,
Et tu verrais tomber tes ailes dans la nuit.

GOËTHE.

Silence ! c'est Schlegel, et je crains son sarcasme.
Il raille sans pitié l'amour, l'enthousiasme ;
De toutes les douleurs, implacable, il se rit ;
Toi, tu comprends le cœur ; lui ne croit qu'à l'es-
[prit.

SCENE VIII.

LES MÊMES, SCHLEGEL.

SCHLEGEL.

Eh bonjour ! Comment vont vos doctes seigneu-
[ries ?
Toujours dans la tristesse et dans les rêveries ?

La fortune vous comble, et vraiment, elle a tort ;
Vous prenez ses faveurs, et vous boudez le sort ;
C'est ingrat. Quittez donc ces mines rembrunies ;
Daignez être mortels, ô nébuleux génies !
Acceptez les plaisirs qui semblent vous laisser...

GOËTHE.

Schlegel, nous t'attendions tous deux pour com-
[mencer !

SCHLEGEL.

Et pour commencer quoi... point de vin, point de
[belles !...

Ah ! quand je n'y suis pas, vous en faites de belles !
Holà ! quelqu'un !

SCENE IX.

LES MÊMES, TRUMAN.

TRUMAN.

Messieurs...

SCHLEGEL.

L'étrange original !

LAVATER.

Notre bêtise est malade...

GOËTHE.

Et c'est son acécchal.

SCHLEGEL.

Bonne figure !... Allons, mon vieux bérôn sans
[houpe,
Sois agile... et, d'abord, à chacun notre coupe.

TRUMAN.

Quel ustensile est ça ?

GOËTHE.

Le verre où nous buvons.

SCHLEGEL, à Goëthe ironiquement.

Comme les dieux d'Homère avec qui nous vivons ;
N'est-ce pas, mon cher Goëthe ?
TRUMAN, prenant quatre coupes sur une étagère.

Ah ! c'est comme au théâtre,

GOËTHE.

Trois coupes suffisaient, tu nous en donnes quatre.

TRUMAN.

Mais, c'est que... je croyais...

SCHLEGEL, lui frappant sur l'épaule.

Vieux regard débusqué !

TRUMAN, à part.

L'odorat s'attendrit à ce vin de Tokai.
Mais, fuyons l'ennemi comme un soldat indigne ;
Ici, je ne dois pas boire, c'est ma consigne.

Il sort.

SCENE X.

GOËTHE, SCHLEGEL, LAVATER.

GOËTHE.

Schlegel, on ne vient pas ; serions-nous seuls ce soir ?

SCHLEGEL.

Non, Marie en passant, car je viens de la voir,
M'a promis d'envoyer cette belle petite
Qui nous vint l'an passé...

GOETHE.

Qu'on nommait Marguerite ?

SCHLEGEL.

Où, tu te souviens bien...

LAVATER, tristement.

Quoi, cette enfant aussi ?

SCHLEGEL.

Comme de sa candeur Lavater prend souci !

Elle amène avec elle une jeune cousine,

Belle à mourir d'amour, qu'au théâtre on destine.

GOETHE, avec curiosité.

L'as-tu vue ?

SCHLEGEL, riant.

Ah ! tu crains... non, je suis trop discret ;

Schiller court réunir nos amis.

LAVATER, froidement.

Il paraît

Que nous serons nombreux ?

SCHLEGEL.

Mon grave moraliste,

Le plaisir nous fuira ; si tu prends cet air triste,

Allons, tends-moi ta coupe, et buvons tour à tour !

Pour moi, voici mon toast : aux femmes ! à l'amour !

Vous ?

LAVATER.

A la poésie !

SCHLEGEL, riant.

Ah ! bien !

GOETHE.

A la science !

SCHLEGEL.

Ah ! bravo ! toasts menteurs, portés sans conscience,

Nous avons bu chacun pour autrui, c'est poli,

Mais ce n'est pas sincère, et Goëthe en a pâli :

Je bois aux femmes, moi qui suis sans courtoisie,

Montrant Goëthe.

Pour toi qui vis d'amour.

Montrant Lavater.

Lui, c'est la poésie

Qu'il célèbre.

Montrant Goëthe.

Pour toi, toujours sans y penser.

Toi, pour lui, la science, il faut recommencer.

GOETHE.

Qui règlera les toasts ?

SCHLEGEL.

Moi, pour tous je m'en charge ;

A Lavater, qui lui verse à boire.

B remplis donc jusqu'aux bords la coupe quoique

[large.

Goëthe, boit à l'amour en amant malheureux,

A l'amour de Werther, à l'amour songe-creux ;

GOETHE.

Non, je ne souseris pas.

SCHLEGEL.

Trêve de paraphrase.

Lavater boit, froid ! calme ! impassible ! à l'extase !

LAVATER.

A ton tour maintenant, implacable railleur ;

GOETHE.

Voyons, quel est ton Dieu ?

SCHLEGEL, se levant la coupe à la main.

Moi, mon vin le meilleur

A la critique !

Il se livre la coupe à la main.

Moi, je bois à la critique,

Qui m'élève au-dessus de la terreur publique,

Qui me fait vivre alors que vous mourez de faim

Qui me rend votre égal et votre maître enfin ;

Grands hommes, créateurs ! inconnus !... le vulgaire

Vous juge d'après moi, car il ne vous lit guère ;

Et, je puis, me raillant de votre esprit si fier,

Vous accorder la gloire ou vous terrifier.

GOETHE, d'un ton railleur.

Tu résumes pour nous la puissance infinie !

SCHLEGEL.

Où, je suis un grand homme ! un homme sans

[génie,

D'accord ; mais, plus puissant, plus satisfait que

[toi,

Pauvre génie obscur, vassal qui te crois roi,

Moi, je vole à la gloire, heureux par l'analyse :

Sans créer, sans souffrir, il suffit que je lise ;

Ce qui me manque en moi, je prends dans autrui :

Mais toi, toi, pour créer un livre sans appui,

Tu tortures ton cœur, tu fouilles tes entrailles,

Et de ton crâne ouvert sort ton œuvre !

GOETHE.

Tu railles,

Mais on voit que tu sens malgré toi ton néant.

SCHLEGEL.

Qu'importe qu'on soit nain, si l'on paraît géant !

LAVATER.

Géant sur une échasse, indigent parasite,

Qui s'assied au banquet des riches, qui s'invite,

Qui prend sans rien donner, l'esprit universel...

SCHLEGEL.

Où, qui prend l'ambrosie et vous laisse le fiel.

GOETHE.

Le critique est le ver du fruit et de la tombe !

SCHLEGEL.

Il attaque le fruit ; mais, lorsque le fruit tombe...

GOETHE, à Schlegel.

Le critique, vois-tu, c'est un être impulsant,

Qui ne sent pas au cœur le mouvement du sang !

Sous son scalpel glacé qui nous blesse et nous navre,

Il dissèque l'esprit, comme on fait d'un cadavre !

Du feu qui nous anime il n'a jamais brûlé ;

Au ciel où nous planons il n'a jamais volé,

En face de la gloire, ironique, insensible.

Il souille son foyer qu'il trouve inaccessible :

Au génie il en veut du talent qu'il n'a pas,

La vengeance est pour lui la justice, et d'en bas,

En nous voyant monter à nos sublimes voies,

Il ne peut deviner nos larmes et nos joies.

Son œil faible au soleil ne saurait regarder.

Son souffle aride éteint sans jamais féconder ;

Ennuqué du génie et de l'intelligence,

Il volé avec l'envie et l'œil de l'impulsant

Ces célestes beautés triomphant de la mort

Qu'il ne peut posséder, et, dans sa rage, il mord !

SCHLEGEL.

Haïte là, c'est très-beau; mais tu bats la campagne,
L'ennui va nous venir, si la muse te gagne.

GOETHE.

Où, nos projets, ce soir, me semblent dérivés.

LAVATER.

Schiller n'arrive pas.

SCHLEGEL.

Et nos jeunes beautés

Sont en retard.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, TRUMAN, puis CHARLOTTE et
MARGUERITE.

Dans cette scène, Charlotte porte le costume des paysannes allemandes.

TRUMAN, avec mystère.

Messieurs, messieurs, on vous demande.

SCHLEGEL.

Oh ! mon Dieu ! l'on dirait qu'il fait la contrebande !

TRUMAN.

Messieurs, peut-on entrer ?

GOETHE.

Quel air mystérieux !

LAVATER.

Il ne sait pas encor l'usage de ces lieux.

TRUMAN.

Deux jeunes filles...

SCHLEGEL, s'approchant de la porte.

Bon ! bravo, les jeunes filles !

Après avoir aperçu Marguerite.

Marguerite, bonjour...

Il amène Marguerite et Charlotte sur le devant du théâtre.

Mais, sont-elles gentilles ?

GOETHE, à Marguerite.

J'espère, mon enfant, que vous n'avez pas peur
Comme autrefois.

MARGUERITE.

Oh ! non certainement, monsieur.

Tout bas à Charlotte.

Courage !

A Goethe

Avec le temps on prend de l'assurance.

Haut à Charlotte.

Lève la tête, allons !

GOETHE, à part, avec surprise.

Dieu ! quelle ressemblance !

MARGUERITE.

Ne rongis pas ainsi.

LAVATER, regardant Charlotte.

Comme elle est belle !

SCHLEGEL.

Oh ! oui !

Ravissante !

CHARLOTTE, à part, avec émotion.

Songer que je suis près de lui !

Que son regard me voit !... je tremble !...

MARGUERITE.

Ma cousine

Désire entrer, messieurs, à l'école voisine.

Vous pourriez, n'est-ce pas, la protéger un peu ?

SCHLEGEL.

Oh ! mais, certainement !

GOETHE, à part.

Mais c'est elle ! mon Dieu !

C'est son regard si doux, sa candeur ravissante !

C'est une illusion ; mais elle est bien puissante !

Tout ranime un espoir dont mon cœur se défend !

A Charlotte avec trouble.

Ne pourrait-on savoir votre nom, belle enfant ?

CHARLOTTE.

Rose.

GOETHE.

Ce nom est frais comme votre visage...

SCHLEGEL, riant, à Lavater.

Goethe fait de l'idylle ! il lui parle en image !

LAVATER.

Mais, c'est qu'elle est fort bien ! son air modeste
[émeut

SCHLEGEL.

Oh ! comme vous voilà, philosophes ! l'on peut

D'un regard langoureux vous blesser, vous

[abattre.

GOETHE, à Charlotte.

Et vous vous destinez, mon enfant, au théâtre ?

CHARLOTTE, timidement.

Je devenais à charge à mon père indigent,

Et j'ai pensé pouvoir...

SCHLEGEL.

Lui gagner de l'argent !

C'est bien vu.

LAVATER.

Prenez enfant !

GOETHE.

Vous a-t-on fait apprendre

A déclamer des vers ?

MARGUERITE.

Elle va s'en défendre ;

Mais elle en sait, messieurs.

CHARLOTTE.

Le ministre au bazonu

Exerçait ma mémoire...

MARGUERITE.

Oh ! ce n'est pas très-beau

Ce que tu sais ; pourtant, dis toujours... plus tard,
Ces messieurs t'instruiront. [Rose,

CHARLOTTE, tremblante.

Je veux bien ; mais je n'ose !...

SCHLEGEL, à Marguerite.

Elle a l'air un peu naïf, ta cousine.

MARGUERITE.

Monsieur,

Que voulez-vous ? c'est jeune, et ça n'a qu'un bon

[cœur.

Tant pis, car, dans le monde où l'on veut prendre

[place,

On a besoin d'esprit ; quant au cœur, on s'en passe.

LAVATER.

Quel blasphème, Schlegel !

GOETHE, à part.

Elle a la même voix !

CHARLOTTE, à part.

N'est-ce pas une erreur ? je l'entends, je le vois
LAVATER.

Et quels seraient les vœux que vous pourriez nous
CHARLOTTE. [dire ?

Une scène de Faust.

GOETHE, avec étonnement.

De Faust ?

MARGUERITE

Vous allez rire ;

Quelque chose de naïf.

SCHLEGEL, à Goethe.

Cette naïveté,

Goethe, jette un sarcasme à ta célébrité.

GOETHE, à Charlotte.

Et quelle scène, enfant, savez-vous de ce drame ?

CHARLOTTE

Celle de la prison,

À part.

Celle où se peint son ame !

GOETHE.

Oh ! dites-la de grâce !

MARGUERITE.

Allons

CHARLOTTE.

Ja ne pourrai

J'aurai peur !...

GOETHE.

Commencez, et je vous répondrai.

SCHLEGEL.

Comme on fait au théâtre ; il dira les répliques :

Oh ! ce sera parfait ! mon cher Goethe, tu piques

Ma curiosité !

Il s'assied.

Yoyons, asseyez-vous,

Lavater, Marguerite ; ils vont jouer pour nous.

Marguerite et Lavater s'asseyent auprès de Schlegel.

GOETHE, à Charlotte.

Dans cette scène, il faut, permettez-le d'avance,
Vous presser sur mon cœur...

CHARLOTTE, à part.

Oh ! mon Dieu !

GOETHE, jouant Faust.

Je commence.

Oh ! que nos mauvais jours enfin soient oubliés !

Reconnais ton amante ! il se jette à tes pieds !

De ton sombre cachot je viens ouvrir la porte.

CHARLOTTE, jouant Marguerite.

C'est sa voix !... est-il vrai que je ne suis pas morte ?

Vient-il de me parler ?... n'est-ce qu'un souvenir ?

Loin de lui si long-temps qui put me ressembler ?

Je suis libre ; il est là... c'est bien lui qui m'appelle !

Où, c'est sa douce voix ! mon cœur se la rappelle !...

Viens ! dans la vie encore je veux suivre tes pas !

Ma pencher sur ton sein, m'appuyer sur ton bras !

Après une pause.

Mais non ; c'est un écho de ma sombre demeure :

Cette voix bien aimée, hélas ! n'était qu'un leurre !

C'est l'enfer qui railait l'espérance du ciel.

Oh ! je le savai bien, l'adieu fut éternel !

Je ne le verrai plus... que j'ai froissé sur ces pierres,

Où nul rayon d'amour n'éclaire mes paupières !

GOETHE, jouant Faust.

L'amour s'est ranimé, regarde : je suis là.

CHARLOTTE, jouant Marguerite.

Que parles-tu d'amour ? le devoir l'immola.

GOETHE, jouant Faust.

Oublions le passé, qui reste irrévocable.

CHARLOTTE, jouant Marguerite.

Je voudrais l'oublier, mais le passé m'accable ;

Le cœur hésite à croire alors qu'il a douté.

On ne saurait revivre après avoir été !...

A l'espoir, au bonheur je veux en vain renaitre ;

Je te vois et pourtant ne puis te reconnaître.

GOETHE, jouant Faust.

Suis mes pas !...

CHARLOTTE, jouant Marguerite.

Tes regards sont remplis de douceur ;

Je me sens attirée à toi comme une sœur !

GOETHE, jouant Faust.

C'est moi, ma bien-aimée.

CHARLOTTE, jouant Marguerite.

Oh ! si c'est toi, j'oublie

Mes jours de désespoir de doute et de folie !

C'est toi, je suis sauvée, et jerois voir enoac

Ces beaux soleils couchans, jetant leurs rayons d'or

Sur l'ombre du vallon où nous marchions ensemble !

D'amour et de bonheur, vois, tout mon être trem-

C'est bien toi ! c'est bien toi ! (bis)

GOETHE, jouant Faust.

Viens ! viens !

CHARLOTTE, jouant Marguerite.

Il m'est doux

De te sentir ainsi demeure à mes genoux !

Oh ! ne t'éloigne pas !

GOETHE, jouant Faust.

Hâtons-nous ; l'heure passe.

CHARLOTTE, jouant Marguerite.

Et qu'importe pour nous et le temps et l'espace ?

Ces purs ravissements qu'autrefois tu compris,

Dans l'absence ton cœur les a donc décompris !

Quoi ! pas un doux regard ? quoi ! pas une parole,

Comme j'en entendais jadis !... mon ame est folle !

Oh ! tu ne m'aimes plus ainst que tu m'aimais !

Je le sens, entre nous le monde est désormais ;

Le monde a pris ta vie, hélas ! il nous sépare ;

A tous ses faux plaisirs il l'entraîne, il l'égaré ;

Le monde t'a séduit par cet éclat moqueur

Qui fait briller l'esprit en étouffant le cœur.

Oh ! reviens à l'amour, l'amour veut le génie ;

C'est le rayon du ciel dont notre ame est bénie,

La lumière du jour, l'étoile de la nuit ;

C'est, dans ces sombres nuits, la clarté qui me luit.

S'est-il éteint en toi, l'amour ?

GOETHE, jouant Faust.

Non, car je t'aime !

CHARLOTTE, jouant Marguerite.

Comprends-tu bien l'écho que rend ce mot au-

[prême ?

« Je t'aime ! » tu l'as dit... mais ce mot tout-puissant

A-t-il ému ton cœur ? a-t-il brûlé ton sang ?

A-t-il fait pénétrer l'ivresse dans ton être ?

Quand tu l'as prononcé, tu me railais peut-être !

Ton cœur me semble froid, muet à nos amours !...

Oh ! qui ma l'a ravi ce cœur ?...

GOETHE, *jouant Faust.*

Tu l'as toujours.

Il la presse sur son cœur.

SCHLEGEL, *se levant.*

Mais n'est jouer, ma foi, d'une manière nouvel
Elle a du naturel.

CHARLOTTE, *à part.*

Oh! mon Dieu, quelle épreuve!

GOETHE, *à part.*

Le trouble de mon cœur avait saisi le sien.

Elle semblait émue!...

MARGUERITE.

Est-ce pas, que c'est bien?

LAVATER.

Elle joue à ravir.

SCHLEGEL.

Elle est vraiment artiste!

GOETHE, *à Charlotte.*

Mon enfant, parlez-moi; vous avez l'air bien triste.

CHARLOTTE, *avec timidité.*

C'est que je suis, monsieur, une fille des champs:
J'ai peur du monde, on dit qu'il est plein de mé-
[chans.]

GOETHE.

Mais on y trouve aussi des amis; vous, si belle,
Vous devez le savoir.

CHARLOTTE, *à part.*

Oh! sa voix me rappelle

Son accent d'autrefois!

GOETHE.

Ne vous a-t-on jamais

Parlé d'amour?

CHARLOTTE.

Jamais.

GOETHE.

Si, moi, je vous aimais,

Si je vous le disais?

CHARLOTTE.

Je ne pourrais vous croire;

L'amour des grands pour nous est un jeu déri-
Ce n'est qu'un passe-temps. [sois;

GOETHE.

Oh! vous me jugez mal.

A part.

La candeur est empreinte à son front virginal!
Qu'elle est belle, ô mon Dieu! que ne peut-elle
[lire]

Dans ce cœur où sa vue a jeté le délire!
Oui, je l'aimais, je sens, car elle m'a rendu
L'imgo d'un passé que je croyais perdu!

SCHLEGEL, *à Lavater.*

Comme Goëthe est ému! l'on voit que son cœur
[flotte;

On dirait quo Werther va retrouver Charlotte!

CHARLOTTE, *à part, avec effroi.*

Charlotte!... que dit-il?... me reconnaîtrait-on?...
Non, tout m'éffraye, un mot, un geste, un faible
son!

SCENE XII.

LES MÊMES, TRUMAN.

TRUMAN, *arrivant d'un air affairé.*

J'ai commandé, messieurs, à vos ordres fidèle,
Un souper qui sera des soupers le modeste;
Le chef de la cuisine est dans son coup de feu:
Il larde les faisans, met le saumon au bleu,
Nourrit d'un jus exquis la choucroûte qu'il beurre:
Et vous serez servis dans une petite heure.

SCHLEGEL.

Une heure! mais ce temps perdu pour le plaisir,
C'est tout un siècle enfié qu'on ne peut ressaisir!
Et, si vous m'en croyez, gentille Marguerite,
Nous nous rendrons au bal.

MARGUERITE.

Mais, ouï!

SCHLEGEL.

Je vous invite

Pour la première fois; lei nous reviendrons
Avec tous nos amis.

MARGUERITE.

C'est bien pensé, partons.

TRUMAN.

L'effrontée! elle irait avec ces bons apôtres!
Jo la suivrai de près.

SCHLEGEL, *à Goëthe.*

Werther est-il des nôtres?

GOETHE.

Non; je demeure auprès de Charlotte.

CHARLOTTE, *avec inquiétude.*

Comment!

GOETHE.

Je dis que, si j'obtiens votre consentement,
Je ne sortirai pas... à moins que cette fête
N'ait pour vous quelque attrait?

CHARLOTTE.

Moi, j'aime la retraite,

Je ne vais pas au bal.

SCHLEGEL.

Entends-tu, Lavater?

Ils sont d'accord tous deux. Allons, sus-nous,
[mon cher.]

LAVATER.

Qui? moi, te suivre au bal!

SCHLEGEL, *le prenant par le bras.*

Ce sera magnifique!

Il ne faut pas troubler ce tête-à-tête intime.

Il sort en entraînant Lavater et en donnant le bras à Mar-
guerite.

SCENE XIII.

GOETHE, CHARLOTTE.

GOETHE, *à lui-même.*

Nous sommes seuls enfin; je puis l'interroger.

N'approchant de Charlotte.

Comme on parle à l'ami qui veut nous protéger,
Dites-moi si l'amour a fait fléchir votre ame?

Si quelqu'un lâchement, comme on trompe une
[femme,
Vous trompa ? si c'était pour l'oublier, hélas !
Que vous veniez à nous ?

CHARLOTTE.

Je ne vous comprends pas.

GOTHE.

Qu'il vous ne voulez pas me dire, pauvre fille,
Ce qui vous fit quitter le toit d'une famille,
A moi qui vous respecte et qui suis alarmé
Pour vous ?... Oh ! dites-moi si vous avez aimé ?

CHARLOTTE.

Jamais.

GOTHE.

Si c'est ainsi, si vous êtes sincère,

Donnez-moi votre amour, car il m'est nécessaire.
J'ai besoin de me croire aimé pour revenir
A la foi ! vous pouvez encore me rajeunir,
Rendre un feu qui s'éteint à mon ame glacée,
Ramener en m'aimant une image effacée !
Regardez-moi toujours avec ces yeux si doux,
Si tendres, si brûlants ! Je croirai, près de vous,
Être près d'elle encor... près d'elle, qui m'ou-

[blie !...

Parlez ! à votre voix mon ame est recueillie !
Je crois ouïr la sienne et j'écoute en priant !
Oh ! restez ! je la vois encore eu vous voyant !
Restez, ne faites pas évanouir mon songe !
Toujours ainsi, toujours, que l'erreur se prolonge !
Si vous saviez le bien que vous me faites, là !

CHARLOTTE, avec émotion, à part.

Mon Dieu ! soutenez-moi ! mon courage s'en va !

Se raffermissant.

Ainsi, vous n'aimeriez la pauvre villageoise
Que par le souvenir ?... la manière est courtoise !
D'une autre je rappelle à vos yeux quelque trait.
Et vous m'aimez, monsieur, comme on aime un
[portrait..

GOTHE.

Je vous aime pour vous... vous êtes aussi belle ;
Vous ne trahiriez pas, vous !... Vous valez mieux
[qu'elle !

Votre cœur pur et vrai n'eût aimé qu'une fois
Si vous m'aviez aimé, n'est-ce pas ?...

CHARLOTTE.

Je le crois.

GOTHE.

Eh bien ! donnez l'amour à mon ame éperdue !
Pour ce que j'ai souffert votre pitié m'est due ;
Aimez-moi !

CHARLOTTE.

Mais, alors, elle, vous l'oublierez ?

GOTHE.

Pourrai-je l'oublier quand vous me la rendrez ?
Car, vous, c'est elle !... en vous elle semble revivre.
Vous avez sa beauté, qui me trouble et m'entvre ;
Mais, si je trouve en vous l'ombre qui m'échappa,
J'oublierais pour le vôtre un cœur qui me trompa.
Vous avez la candeur, vous... elle était perfide !
Elle a pris ma jeunesse, et m'a laissé le vide !

CHARLOTTE.

Si vous la revoyez un jour ?

GOTHE, avec une profonde émotion.

La revoir, moi !

CHARLOTTE.

Vous m'abandonneriez pour elle ?... Ah ! je le vois !
N'est-ce pas ?...

GOTHE.

Échanger son ame avec la vôtre
Non, jamais !... cette femme est la femme d'un
[autre !

Puisqu'elle a préféré la fortune à l'amour,
Je la hais, la maudis... et t'aime sans retour !

CHARLOTTE.

Quoi ! vous la maudissez !...

GOTHE, la pressant sur son cœur.

Oui, comme je t'adore !

CHARLOTTE, s'enfuyant par la porte latérale.

Oh ! vous ne l'aimez pas !... vous la perdez encore !

SCENE XIV.

GOETHE, SCHLEGEL, LAVATER.

SCHLEGEL.

A merveille ! d'assaut il vous emporte un cœur !

GOTHE.

Quoi ! déjà de retour !

LAVATER.

Schlegel a du malheur.

SCHLEGEL.

Oui, du malheur, vraiment ! l'aventure m'irrite !
On vient de m'enlever près d'ici Marguerite.

GOTHE.

Comment ça ?

SCHLEGEL.

Je marchais en lui donnant le bras,
Lorsqu'à quelques douceurs que je disais tout bas,
Et qu'elle recevait assez bien, un brave homme
De lui rendre sa fille en franc soldat me somme.
A coup sûr, un rival en aurait rabattu ;
Mais, un père, tu sens, on eût à la vertu...
Et j'ai laissé partir l'oiseau de triste augure,
Sans avoir, dans la nuit, distingué sa figure.

GOTHE.

C'est vraiment très-moral.

SCHLEGEL.

Ce qui l'est un peu moins,
C'est votre tête-à-tête. Elle a fui les témoins ;
Nous avons fait partir la colombe craintive...

GOTHE, avec émotion.

Mais elle reviendra, j'espère.

SCHLEGEL.

Quelle vive

Émotion !...

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, TRUMAN.

TRUMAN.

Faut-il vous servir le souper ?

SCHLEGEL.

Oui, pardieu!... quand l'amour vient de nous
[échapper,

Frenons notre revanche avec la bonne chère!

GOETHE, à Truman avec vivacité.

N'as-tu pas vu sortir cette jeune étrangère ?

TRUMAN.

Oui, qui se nommait Rose ?

GOETHE.

Et que t'a-t-elle dit ?

TRUMAN.

Qu'elle ne reviendra jamais, (soupirant) j'en ai prédit.

SCHLEGEL.

A souper ! à souper !

TRUMAN à Goethe.

Vous manquez de prudence ;

L'oiseau qu'on effarouche aime l'indépendance.

Il sort.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté TRUMAN.

Pendant cette tirade de Goethe, Truman s'entre assié de plusieurs domestiques et sert le souper.

GOETHE.

Quoi ! ce ne sera là qu'un rêve ! quoi ! le sort

Implacable et moqueur me la dispute encor !

Quoi ! pas même ses traits ! quoi ! pas même son

[ombre !

Pas même cette erreur dans mon cœur vide et

[sombre !

Quoi ! tous mes mauvais jours n'étaient pas

[révolus !

Après tant de douleurs une douleur de plus !...
Eh bien ! foulons aux pieds cette dernière épreuve !

Baillons le désespoir, alors qu'il nous abreuve !

Soignons gai, soyons fou ! poète, triomphons !

Qui saura nos douleurs si nous les étouffons ?

LAVATER.

Moi, qui lis dans ton âme et vois ce qu'elle endure.

Ton cœur saigne et tu ris !... pourquoi cette torture ?

GOETHE.

Mais, assez ! mon censeur !... verse, cela vaut

[mieux.

Ils se mettent à table. Goethe tend son verre.

SCHLEGEL.

Goethe est à ma hauteur ! vivat !

Donnant une coupe à Truman.

Tiens, bois, mon vieux.

TRUMAN.

Ma foi ! je puis bien boire à présent.

A part.

Il m'invite

Sans savoir que je suis père de Marguerite !

GOETHE.

Je t'offrirais à boire aussi si tu disais

Où tu restais hier, et ce que tu faisais ?

TRUMAN.

Où j'étais ?... mais...

SCHLEGEL.

Voyons, mon drôle, à pareille heure,

Hier on ne t'avait pas

LAVATER.

C'est la première fois que nous t'apercevons.

TRUMAN.

Ah ! c'est que je ne suis...

GOETHE, lui versant à boire.

Encore un coup, buvons !

SCHLEGEL.

Cela te déliera la langue ; allons, mon brave !

LAVATER.

Il pourra maintenant vous parler sans entrave :

Le pauvre homme chancelle !

GOETHE.

As-tu servi ? voyons ?

TRUMAN.

Oui, très-long-temps, messieurs, dans bien des

[bataillons.

Sous l'illustre Walstein, ensuite chez mon maître.

SCHLEGEL.

Quel est ton maître ?

TRUMAN.

Hélas ! mon maître a cessé d'être !

Mais c'était un brave homme ! il avait, sur ma foi

Le meilleur vin du Rhin !... une cave deroit !

GOETHE.

Comment se nommait-il ?

TRUMAN.

Je ne dois pas le dire ;

Mais, il était, messieurs, baron du Saint-Empire,

Et cependant pas fier, affable, affectueux ;

Souvent quand nous allions à la chasse tous deux,

A Willem...

GOETHE, à part, avec trouble.

A Willem !... c'est le qu'était Charlotte !

TRUMAN, continuant.

S'appuyant sur mon bras pour mouter une côte,

Il me disait : Truman...

GOETHE, de même.

Truman ! mais c'est le nom

D'un serviteur malade alors dans sa maison,

Dont elle m'a parlé souvent !

SCHLEGEL, à Lavater.

Vous comme Goethe

A changé de visage, et quelle oreille il prête

A ce que dit cet homme !... Or, tu sais bien cela,

Si Charlotte habitait à Willem ; le voile

A la piste à présent de sa belle héroïne !

TRUMAN, continuant.

Messieurs, mon maître était d'une haute origine.

GOETHE, avec trouble.

Il avait une fille ?

TRUMAN, avec hésitation.

Ah ! c'est bien possible... oui.

GOETHE.

Elle était mariée ?

TRUMAN.

Elle est mieux aujourd'hui,

Elle est veuve.

GOETHE, avec surprise.

Elle est veuve ? est-il vrai ?

TRUMAN.

Je vous jure

Qu'elle est veuve, et déjà chercho, par aventure,
A se remarier.

GOETHE, lui secouant le bras,

Tu mens! dis que tu mens!

TRUMAN, à moitié gris.

Eh! eh! qui peut savoir? avant les sacrements,
C'est peut-être à moitié déjà fait.

GOETHE.

Par ta mère,

Tu mens!

TRUMAN.

Je parle vrai, malgré votre colère...

GOETHE, le pressant par les épaules et le poussant
rudement dehors.

Eh bien! si tu dis vrai, sois d'ici, viens d'inné!
Sois!

TRUMAN, sortant.

C'est un beau profit que leur vin m'a donné!

SCENE XVII.

LES MEUBRES, excepté TRUMAN.

SCHLEGEL, se levant et s'approchant de Goethe.
Mais est-ce là, mon cher, cette philosophie
Dont tu fais tant parade? aveugle qu'il s'y fie!
Moi, qui lis plus avant, je t'avais démasqué,
Et tu n'étais pour moi qu'un stoïcien manqué.
Pauvre amant languoureux, aux amours éternelles,
Les femmes, par ma foi, t'en feront voir de belles!

Rient plus fort.

Charlotte t'abandonne, et toi tu la cherchais.

GOETHE.

Bah! les femmes pour moi ne sont que des hochets
Qui m'amusent un jour et qu'ensuite je brise.

SCHLEGEL.

Va, ne t'en défends pas, ton ame au piège est prise.
Tu fuis mis sur la terre, homme sentimental,

Pour personnifier la constance!

LAVATER, avec reproche à Schlegel.

Oh! c'est mal!

SCHLEGEL, éclatant de rire.

Il aurait épousé Charlotte, si la belle,
Pour la seconde fois, n'était pas infidèle!

GOETHE, se croisant les bras.

Épouser cette femme, as-tu dit? pourquoi non?
Mais, elle comme une autre.

Avec une faveur concentrée.

En fait de trahison,

Toutes ont fait leur preuve... Oh! sais-tu que les
[femmes...]

Les plus belles, parfois, sont des êtres infâmes!
La beauté sert de masque à leur cœur pervers!
Elles feignent l'amour sans l'avoir ressenti!
Les femmes... Oh! vois tu, je n'en excepte au-
[cune,

Pour briller, pour avoir le luxe, la fortune,
Pour s'entourer d'orgueil, d'éclat, de vanité,
Elles sont sans pudeur et sans humanité!
Où, toutes marcheraient, sans en être alarmées,

Sur le corps de celui qui les aurait aimées!
Le Musulman est juste, en son culte moqueur,
De refuser une ame à ces êtres sans cœur!

Après une pause

Je l'aurais épousée, as-tu dit?... comme un au-
[tre...]

Eh qu'importe, après tout, quelle femme est la
[nôtre!]

Parmi celles qu'ici nous voyons chaque jour
Venir nous énerver d'harmonie et d'amour,
Je prendrais la première, au hasard, dans la foule,
Comme on prend une fleur au sentier qu'on foule!
Tions, va chercher pour moi, toi-même, et, sans la
voir,

Je l'accepte pour femme et l'épouse ce soir.

LAVATER.

Mais, mon Dieu, sa douleur tourne à la frénésie!

SCHLEGEL.

Tu la prendras pour femme!...

GOETHE, affectant un grand calme.

Où, c'est ma fantasia!

Elle aura la beauté, l'esprit, de doux accents,
Ce qui flatte le cœur, ce qui charme les sens;
Et quo peut-on vouloir de plus dans une femme?

LAVATER.

La vertu, la pudeur, cette beauté de l'ame.

Avec exaltation.

Si pour l'homme l'honneur est dans la probité,
Pour la femme, l'honneur est dans la chasteté!
A la femme en jeant ta raillerie amère,
Tu ne le souvies pas, malheureux, de ta mère!
Si quelqu'un devant elle eût parlé comme toi,
Qu'aurais-tu dit, alors, insensé?... réponds-moi!

SCHLEGEL, à Lavater.

Trêve de tes sermons, philosophe morose,
Froid comme la vertu, fade comme la prose!

A Goethe, qui semble ému.

Eh bien! cher Goethe! allons!...

GOETHE, affectant du calme.

Vois, Schlegel, vois, j'attends!

Appelle ces beautés toutes dans leur printemps,
Ces sirènes d'amour, d'art et de poésie!

Qu'un hasard dans leurs rangs ma femme soit
[choisie!]

Va; c'est l'heure où vers nous vole leur doux es-
LAVATER, s'arrêtant. [sais.

Tu n'accompliras pas cet indigne dessein!

Mais c'est d'un fou!

SCHLEGEL, froidement.

Non, c'est d'un poète.

GOETHE.

J'accepte

Le synonyme.

A Lavater.

Et toi, plus de pleurs précepte
Tu t'ennoirais, mon cher, et ce serait en vain.

SCHLEGEL.

Tu fais le fanfaron; c'est un propos de vin
Que tu démentiras.

GOETHE, *essoufflé.*

Je signe, ma parole.

SCHLEGEL, *se frottant les mains.*

De Méphistophélès je vais remplir le rôle!
Tiens, voici du papier, de l'encre...

LAVATER, *arrivant Goethe, qui écrit.*

Et tu prétends... ?

Mais le réveil viendra!

SCHLEGEL, *riquant.*

Ce ne sera plus temps.

LAVATER.

Mais cecl serait-il sérieux ?

GOETHE, *après avoir écrit.*

Je l'espère;

Je ne signe pas faux par le nom de mon père.
Écoutez!

LAVATER, *voisint lui arracher le papier.*

Non; je veux déchirer cet écrit !...

SCHLEGEL, *frôlant.*

Laissez donc; la raison te fait perdre l'esprit.

GOETHE.

Écoutez: « Sur l'honneur, aujourd'hui je m'engage.

» Moi, Goethe de Hoffgand, à prendre en mariage
» La femme que l'on va me présenter ici.

» De ce qu'elle sera je n'aurai nul souci :

» Aurait-elle suivi toutes les fausses routes,

» Serait-elle sans cœur comme elles le sont toutes,

» Coquette, vaine, folle, et même laide... eh bien!

» Je lui donne mon nom, la moitié de mon bien.

» Signe: Goethe. — A présent, achevez l'aven-

[*ture!*]

Moi, je reste impassible en cette conjoncture,

Pas une émotion ! nul regret, nul remord !

Lisez sur mon visage !...

LAVATER.

Hélas ! j'y lis la mort!

SCHLEGEL, *joyeux.*

Bravo ! bravo ! bravo ! l'acte est en bonne règle !
Cherchons une colombe à présent pour cet aigle !

S'approchant de la porte du jardin.

Le barde vous attend ! accourez à ma voix,

O nymphes qui glissez sur les fleurs, dans les bois !

Accourez, accourez, sylphides invisibles !

(*Qui pour nous cependant savez être sensibles.*)

J'ai pris en leur parant le ton sentimental,

Se retournant.

Et maintenant je vais leur donner le signal.

Il s'avance jusqu'au seuil de la porte, s'attrape plusieurs

coups dans ses mains.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, TRUMAN.

TRUMAN, *accourant.*

Mais qu'est-ce donc, messieurs ? c'est vraiment du

SCHLEGEL, [*scandale!*]

Tu mens; c'est, au contraire, une action morale;

Car il ne s'agit pas d'une amourette, ici,

Maia d'un bon mariage.

TRUMAN, *à Schlegel.*

Ah! pour vous ?

SCHLEGEL.

Dieu merci,

Non!

Montrant Goethe.

Pour lui.

TRUMAN.

Vrai ?

GOETHE.

Pour moi; je veux vivre en famille.

TRUMAN.

Et que désirez-vous ?

SCHLEGEL.

C'est une jeune fille.

TRUMAN.

C'est facile.

SCHLEGEL.

Va, cours dans ce jardin, tu vois ;

D'ici j'appelle en vain, l'air emporte ma voix ;

Tu prendras au hasard dans la première allée

Une femme qu'ici tu conduiras voilée.

TRUMAN, *joyeux.*

C'est bien, messieurs, je vais vous servir avec soin.

[*Il sort.*]

LAVATER.

Cette plaisanterie ira-t-elle plus loin ?

GOETHE.

Jusqu'au bont il faudra que ta sagesse y cède.

SCHLEGEL, *qui regarde près de la porte du jardin.*

Ah! bien! je vois venir notre vieux Ganymède;

Peste! il est diligent!

A Goethe.

C'est le moment fatal;

Sois ferme, ne va pas, au moins, le trouver mal,

Mon sensible Werther !

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, TRUMAN, puis CHARLOTTE,
puis MARGUERITE.

TRUMAN.

Messieurs, j'ai votre affaire.

Charlotte s'avance et pas lente jusqu'au milieu de la scène,
couverte d'un voile qui lui cache entièrement la taille et
le visage.

SCHLEGEL.

Quelle apparition !

GOETHE.

Dieu! quel air de mystère !

LAVATER, *avec étonnement.*

Eh mais ! en sa faveur sa démarche prévient !

GOETHE, *avec amertume.*

De son maître à danser c'est qu'elle se souvient;

On apprend à la femme à feindre l'ogéus:

Marcher, sourire, aimer, c'est un art.

SCHLEGEL, *à Truman.*

L'inconnue

Est-elle belle au moins ?

TRUMAN, *d'un air malin.*

Quant à ça, j'en réponds.

SCHLEGEL, *présentant Goethe à Charlotte.*

Voici le fiancé que nous vous destinons !

Il vous donne à la fois son bien, son nom, son ame.

Poussant Goethe.

Allons!...

GOETHE, hésitant.

Mademoiselle, ou madame...

TRUMAN.

Oui, madame.

GOETHE.

Je dépose à vos pieds mon amour et ma foi.

TRUMAN, souriant.

Et vous ne faites pas si mal, oh! croyez-moi.

GOETHE, à Charlotte.

Acceptez-vous l'époux que le sort vous envoie?

CHARLOTTE, toujours voilée.

Oui, je l'accepte.

GOETHE, s'approchant d'elle.

Alors, souffrez-que je vous vote...

SCHLEGEL, vivement.

Ah! nous touchons enfin au moment décisif!

A Lavater.

Regarde, Lavater, Goethe est plus mort que vif.

GOETHE, arrachant le voile.

Charlotte!

Charlotte apparaît en grande toilette de cour

LAVATER.

Quoi?...

SCHLEGEL.

Vraiment!

CHARLOTTE, à Goethe.

Oui, Charlotte; ia veuvo

Du comte de Barleirs, qui vous mit à l'épreuve,

La fille du hameau, la femme du hasard.

L'acceptez-vous?

GOETHE, avec attendrissement.

Charlotte!... en crois-je mon regard?

Oh! parle! est-ce bien toi, Charlotte?

CHARLOTTE, lui tendant la main.

Moi qui t'aime!

SCHLEGEL.

Allons, le dévouement est digne du poème.

GOETHE.

Oh! Charlotte! pardonne à mon délire! Hélas!

Et moi qui t'insultais!

CHARLOTTE.

Je ne m'en souviens pas.

Tu m'aimais! et, vols-tu, c'est tout pour ure

[femme!

L'orgueil, c'est pour le monde, et l'amour, c'est

[pour l'ame.

TRUMAN.

Je le savais, lo vir est un bon conseiller.

Se versant à boire.

Avec ce vin je veux me réconcilier.

MARGUERITE, de la porte.

Mon père, maintenant puis-je venir?

LAVATER, avec étonnement.

Son père!...

SCHLEGEL.

Cela peut s'appeler être joué, j'espère!

CHARLOTTE.

Ma bonne Marguerite, approche; mon bonheur

Doit rejaillir sur toi; je te le dote.

MARGUERITE, à Schlegel.

Ah! monsieur,

Puisqu'il en est ainsi, de vous je me sépare;

Car, parmi vos pareils, un mari, c'est très-rare.

SCHLEGEL, à Goethe.

Maintenant, mon eber Goethe, il ne t'est plus

[permis

De renier l'amour, alors qu'il t'a soumis.

GOETHE, avec émotion.

Non; mais je garderai comme un heureux mystère

Cet amour trop souvent incompris sur la terre,

Doux rayon qu'en mon cœur le ciel a fait tomber,

Et qu'aux yeux du profane il me faut dérober.

LAVATER, à Goethe.

Abandonne ton ame à l'amour qui l'attire;

Sois heureux! sois aimé!... Qu'importe la satire?

Comme on pialnt l'indigent, moi, je pialns le

[railleur;

Car l'esprit est souvent l'indigence du cœur.

78139

FIN.

31133

